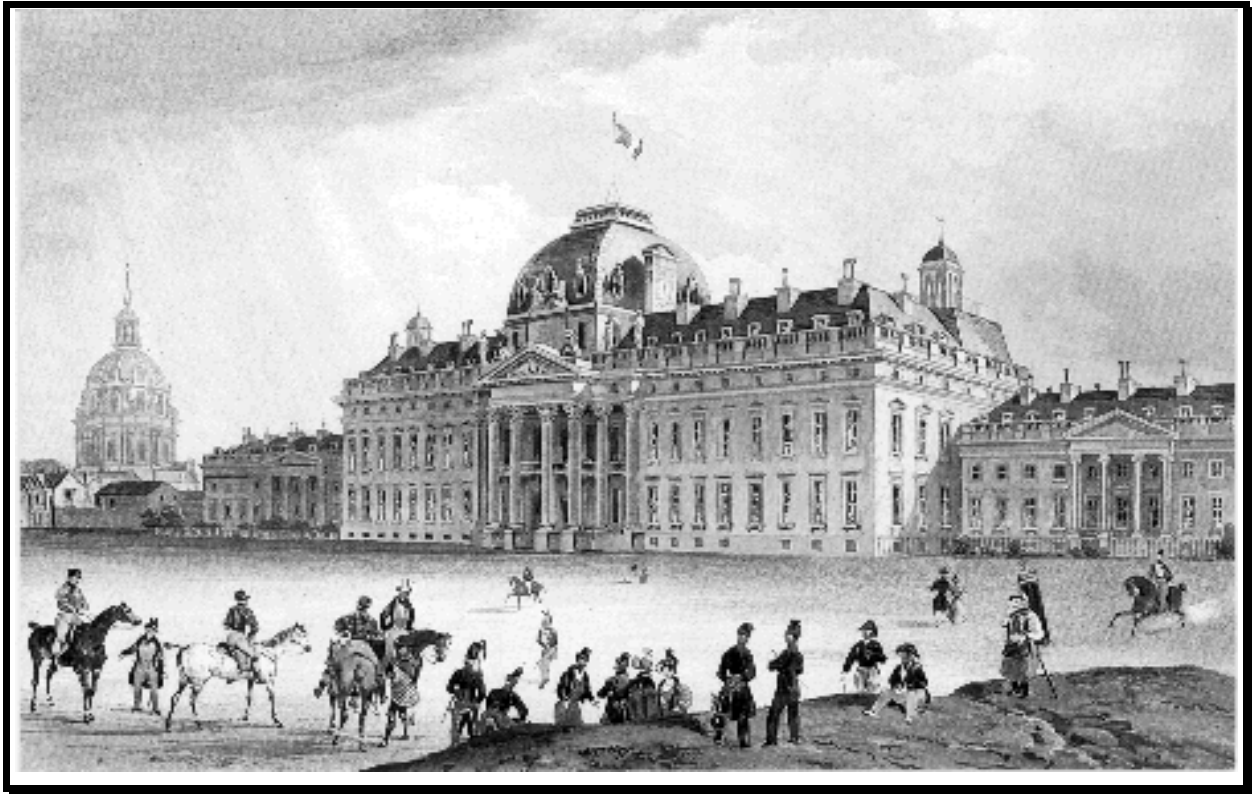




Mémoire de stratégie



1999 - 2000

Guerre et stratégie dans la Grèce Classique

Naissance de la stratégie

Chef de bataillon Adloff stéphane
Division C – Groupe C5

FICHE DE PRESENTATION

1. Guerre et stratégie dans la Grèce Classique.

2. Chef de bataillon (Terre) Adloff Stéphane.

3. 27 avril 2000.

4. Division C

5. Mémoire de stratégie.

6. La période Classique (V^{ème} et IV^{ème} siècles avant J.-C.) marque un tournant dans la conduite de la guerre.

En Grèce, au V^{ème} siècle, la bataille d'hoplites, un affrontement quasi rituel opposant de lourds fantassins, prédomine encore. Mais La guerre du Péloponnèse (431-404) annonce une importante évolution. Les conflits s'allongent et s'éloignent, la technique se développe en particulier dans le domaine de la poliorcétique, le combat interarmes se répand et les cités font de plus en plus appel à des soldats professionnels. Pour toutes ces raisons, les Stratèges, hommes politiques élus pour tenir une magistrature, deviennent de véritables chefs militaires professionnels appliquant les principes de la guerre et conduisant leurs armées en fonction des objectifs fixés par les états. La stratégie, au sens actuel du terme, est née.

7. Mots clés : Grèce, Athènes, Péloponnèse, Naissance, Stratégie.

Avertissement

Π Pour respecter le cadre espace-temps de ce mémoire, la réflexion a essentiellement été tournée autour d'Athènes, de Sparte et dans une moindre mesure vers la Béotie et la Macédoine. En effet, ces cités sont représentatives de tout ce qui s'est fait en matière de guerre. Par ailleurs, la documentation contemporaine de l'époque Classique, plutôt rare et polluée par la mythologie, ne permettrait pas une étude approfondie de toute la Grèce.

Π Pour les mêmes raisons, certaines données de cette réflexion peuvent éventuellement être discutées. En effet, il est fréquent de voir les experts s'opposer sur la traduction d'un document ou l'interprétation d'un objet retrouver par les archéologues. Dans ce cas, c'est la théorie la plus communément admise qui a été retenue. Ces différences d'interprétation ne sont pas fondamentales et ne nuisent aucunement aux idées générales développées ici.

Π La terminologie, parfois trompeuse, peut créer une confusion dans les esprits. Le terme "Stratège" définit deux notions fondamentalement différentes.

Chez les Grecs du V^{ème} siècle, c'est un homme politique élu pour tenir une magistrature militaire ; il ne devient un véritable stratège, au sens actuel du terme, qu'au cours du siècle suivant. C'est d'ailleurs l'objet de ce mémoire.

De même, un "mercenaire" n'est pas exactement le combattant indépendant du XX^{ème} siècle, mais, suivant les interprétations, c'est un soldat professionnel, un soldat appartenant à une cité alliée, prêté pour une campagne ou réellement un mercenaire.

Π Les auteurs reconnus relativement impartiaux sont rares. On peut citer Thucydide, l'historien du V^{ème} siècle, qui innove en écrivant "l'Histoire de la guerre du Péloponnèse" en même temps qu'elle se déroule. Il représente donc une source importante de renseignements.

Π Toutes les dates sont entendues comme numérotées avant Jésus-Christ. Cette précision n'apparaît donc plus dans le texte.

SOMMAIRE

1^{ère} Partie : La guerre dans la Grèce du V^{ème} siècle

1. LE COMBAT TERRESTRE.....	7
1.1 LA PHALANGE D'HOPLITES.....	7
1.2 LA CAVALERIE.....	9
1.3 L'INFANTERIE LÉGÈRE	9
1.4 LA BATAILLE DU V ^{ème} SIÈCLE	10
2. LE COMBAT MARITIME.....	12
2.1 LA TRIÈRE	12
2.2 STRATÉGIE MARITIME.....	14
2.3 LA THALASSOCRATIE D'ATHÈNES.....	14
3. LES FORTIFICATIONS.....	15
3.1 LA POLIORCÉTIQUE D'ATHÈNES.....	15
3.2 LA GUERRE DE SIÈGE	16

2^{ème} Partie : Evolution vers le Stratège professionnel

1. L'ÉMERGENCE DES TROUPES PROFESSIONNELLES	17
1.1 TECHNICITÉ DES COMBATS.....	17
1.2 L'AMPLEUR DE LA GUERRE	18
1.3 L'EMPLOI DES MERCENAIRES.....	19
2. L'ART DU COMMANDEMENT.....	20
2.1 LA FONCTION DE STRATÈGE.....	20
2.2 DES PROFESSIONNELS DU COMMANDEMENT	21

3^{ème} Partie : De Stratège à stratégie

1. EVOLUTIONS DES CONCEPTS D'EMPLOI DES FORCES	25
1.1 CAVALERIE ET CONCENTRATION DES EFFORTS: EFFET DE CHOC.....	25
1.2 COMBAT INTERARMES : LA MOBILITÉ PRIME SUR LA PROTECTION.....	27
1.3 LA MARINE ATHÉNIENNE : UNE EXCEPTION	28
2. NAISSANCE DE LA STRATÉGIE.....	29
2.1 L'ART DU MOMENT FAVORABLE OU " KAIROS "	29
2.2 LA STRATÉGIE TERRESTRE	30
2.3 LA STRATÉGIE MARITIME.....	31
2.4 LA STRATÉGIE TERRITORIALE.....	33
3. EXEMPLES DE STRATÉGIES MENÉES PAR LES CITÉS GRECQUES	34
3.1 LA STRATÉGIE DÉFENSIVE DE LA THALASSOCRATIE DE PÉRICLÈS.....	34
3.2 LA PUISSANCE HOPLITIQUE DE SPARTE.....	35
3.3 SUPÉRIORITÉ D'ATHÈNES SUR SPARTE	35

Conclusion

Annexes : La trière - La guerre du Péloponnèse - La Béotie - Chronologie des batailles

Bibliographie

Introduction

Le Spartiate Mégillos déclare¹ : “ Lorsque la plupart des gens parlent de paix, ce n’est là qu’un mot ; en réalité, de par la nature, chaque cité ne cesse d’être engagée contre toutes les autres dans une guerre sans déclaration ”. A l’époque Classique, V^{ème} et IV^{ème} siècles, la Grèce est en guerre deux années sur trois. L’état de paix n’existe pas ; il correspond simplement à une trêve, qui ne dure jamais plus que quelques années.

Le début du V^{ème} siècle ne fait que prolonger l’époque Archaïque. Athènes, toute puissante, arme les citoyens en lourds fantassins, les hoplites, qui sont regroupés dans une formation unique, la phalange. Un collège de Stratèges, citoyens élus pour tenir une magistrature, prend la tête de la force en campagne. Le peuple et l’armée sont indissociables.

Pendant la période prospère qui suit les guerres Médiques, Athènes développe sa thalassocratie grâce au commerce maritime. Thucydide évoque les avantages stratégiques et économiques retirés du contrôle des mers. La puissance d’Athènes est triple : défensive (les murailles), maritime (la flotte) et économique (le trésor de la Ligue de Délos).

Cette thalassocratie menaçante est à l’origine de la guerre du Péloponnèse (431-404) entre Sparte, Athènes et leurs alliés. Ce conflit marque une évolution majeure et découpe de façon schématique l’époque Classique en deux parties. En effet, les bouleversements introduits sont nombreux et les conditions dans lesquelles les guerres sont menées font que la fonction de Stratège, au sens militaire du terme, devient prépondérante alors qu’elle est inexistante auparavant. Ainsi, des principes sont érigés, des concepts sont développés et les Stratèges découvrent la stratégie.

Après un bilan sur la manière dont la guerre est conduite tant sur le plan terrestre que maritime, ce mémoire présente la principale évolution de cette période charnière, au-delà des innovations techniques et tactiques : la professionnalisation de la troupe et des chefs. Ce phénomène, engendré par les modifications survenues dans la pratique de la guerre, justifie pleinement les transformations de l’art de commander. Enfin, ce document propose une analyse des facteurs, des concepts et des principes ayant conduit à l’apparition de la stratégie. Il dévoile aussi la façon dont les Grecs conçoivent les stratégies terrestre et maritime.

¹ Platon, Les Lois, 626a

1^{ère} Partie : La guerre dans la Grèce du V^{ème} siècle

Il ne s'agit pas ici de faire une partie historique mais plutôt de dessiner les grands principes régissant le déroulement des combats dans la Grèce Classique, tant sur le plan terrestre que maritime, sans oublier la défense par fortification.

Si, au début du V^{ème} siècle, le combat d'hoplites règne après avoir remplacé les affrontements héroïques individuels, l'instauration de la thalassocratie à Athènes atténue l'importance de ce type de combat, car la bataille dite navale est tout aussi fréquente.

1. Le combat terrestre

Aux prouesses individuelles anciennes succèdent le heurt frontal de deux phalanges d'hoplites, en terrain plat et selon une tactique rituelle. Le vainqueur est celui qui, après un corps à corps violent, arrive à désorganiser l'adversaire. Durant ce siècle, la bataille hoplitique règne sans partage.

1.1 La phalange d'hoplites

L'apparition des hoplites

Alors que schématiquement les guerres à l'ancienne mettent aux prises des cavaliers propriétaires terriens, représentants les couches supérieures de la société, l'hoplite est plutôt un paysan riche et libre, soucieux de défendre les terres. Les pauvres, les travailleurs, ne participent pas à la défense de la patrie. L'idéologie du combat hoplitique se fonde sur une éthique du comportement militaire : le guerrier défend le bien commun, la patrie et la cité. Ce micro-état comprend l'ensemble des forces individuelles qui combinent leurs efforts pour le bien de tous. L'expression militaire de cette aspiration est la *phalange*, une formation ordonnée au sein de laquelle, les hoplites, tous égaux, prennent part au combat.

La panoplie de l'hoplite

Elle se compose de jambières martelées dans des feuilles de bronze adaptées à la musculature, d'une cuirasse également en bronze, composée d'un plastron et d'une plaque dorsale. Le casque, d'une seule pièce, couvre l'arrière de la tête ainsi que les joues et le nez. Le grand bouclier rond, appelé *hoplon*, complète l'équipement. Il mesure 90 cm de diamètre et doit être tenu par le bras. En position de combat, le guerrier ramène son bras devant lui couvrant ainsi l'espace entre le menton et le haut des jambes. Il est aussi équipé d'une courte lance d'environ 2 mètres et d'une épée droite à double tranchant suspendue à l'aide d'un baudrier.

Le rituel de la phalange d'hoplites

Hérodote rapporte (VII, 9) les paroles du Perse Mardonios, conseiller du roi :

“ Pourtant les Grecs, à ce que j'entends dire, ont coutume d'engager des guerres dans les conditions les plus folles, par manque de jugement et de sottise : lorsqu'ils se sont déclarés la guerre les uns aux autres, ils cherchent la place la plus belle, la plus unie ; et quand ils l'ont trouvée, c'est

là qu'ils descendent pour combattre si bien que les vainqueurs ne se retirent qu'avec de grandes pertes ; quant aux vaincus, je n'en parle même pas ; ils sont anéantis ” ;

et il ajoute :

“ Parlant la même langue, ils devraient mettre fin à leurs différends en usant de hérauts et de messagers, et par tout autre moyen que par les armes ; et s'il leur fallait absolument se faire la guerre, ils devraient trouver une place où chacun des partis serait le mieux à l'abri de la défaite et tenter en ce lieu le sort des armes ”.

Une fois le terrain choisi, les hoplites s'alignent sur huit rangs de profondeur et se mettent en marche au signal du joueur de flûte. Chacun cherchant la protection du bouclier de son voisin de droite, la phalange a tendance à dériver sur la droite de l'axe de marche. C'est pourquoi on place généralement l'élite des troupes sur ce flanc droit en la chargeant de résister à la pression. Une fois le contact établi, le combat se poursuit dans un violent corps à corps.

L'agencement des différents contingents répond à une forme de protocole ; la place d'honneur, à droite, est laissée aux contingents locaux. Ce mode de combat comporte des aspects rituels et relève de règles immuables des domaines religieux et sacré.

Deux conceptions idéologiques de la phalange : Athènes et Sparte

A Athènes, chaque classe censitaire correspond à une fonction militaire, les deux classes les plus aisées financièrement étant chargées de former la cavalerie. Les 3 premières classes, en particulier la classe moyenne des paysans de l'Attique, les zeugites, s'équipent en hoplites, car ils peuvent fournir et entretenir eux-mêmes leur équipement. Cela représente environ 10 000 à 15 000 hoplites, suivant les sources, auxquels il faut ajouter 10 000 métèques, les non-citoyens. Enfin, la classe la plus défavorisée, les thètes, fournit les rameurs de la flotte.

A Sparte, les statuts de citoyen et d'hoplite se confondent, formant ainsi un ensemble de 100 000 hoplites commandés par un roi. Plutarque² résume en ces termes la politique de défense de Sparte : “ La ville était comme un camp où les Spartiates menaient un genre de vie fixé par la loi en s'employant au service de l'état ; ils étaient entièrement convaincus qu'ils appartenaient non pas à eux-mêmes, mais à la patrie ”. Considérés comme invincibles par les autres cités, s'ils viennent à être vaincus, ils préfèrent la mort à la reddition. Ce n'est donc pas seulement la supériorité militaire des Spartiates qui est remarquable, mais aussi la manière dont ils ont convaincu l'ensemble des Grecs.

La différence avec les autres états repose sur l'extraordinaire discipline et la redoutable préparation morale des guerriers lacédémoniens, obtenues essentiellement par un entraînement répétitif. Le système est fondé sur la sélection des meilleurs, leur éducation et leur formation militaire. L'apprentissage individuel, le maniement des armes, est extrêmement sérieux pendant l'*agôgê*³. A l'issue de cette période, le jeune devient un citoyen dont la

² Plutarque, *Vie de Lycurgue*, 24.1

³ Période de l'adolescence consacrée à la formation. Elle insiste sur l'endurance et la ténacité.

guerre ne sera qu'une des activités. La formation collective se déroule surtout pendant les campagnes elles-mêmes.

En revanche, chez les Athéniens, ces notions sont contraires à la liberté et à l'initiative personnelle. Ils placent leur confiance dans la valeur individuelle et dans l'esprit inventif plutôt que dans une discipline aveugle. L'opposition entre Sparte et Athènes relève donc plus de conceptions idéologiques et philosophiques que d'art stratégique. Cependant, dès 335, les Athéniens redonnent de l'importance à *l'éphébie*, la formation du jeune athénien, en l'enrôlant à 18 ans pour une formation d'hoplite de 2 ans.

La faiblesse de la phalange

Elle est principalement liée à sa trop grande rigidité. En effet, cette formation est incapable d'effectuer des mouvements imprévus sans risquer d'entraîner trouble et confusion dans les rangs. Seule l'application des règles préétablies, à l'exclusion de toute manœuvre, de toute mesure dictée par les circonstances, permet le succès. Les batailles de Délion, en 424, et de Mantinée, en 418, montrent que des débordements de cavalerie ou la dérive des phalanges sont fatals à l'utilisation de ce mode d'action.

1.2 La cavalerie

Le cavalier ressemble alors à un hoplite monté, sans étriers. On trouve les meilleures cavaleries en Thessalie, en Béotie et en Macédoine, c'est-à-dire dans les régions de plaines où on peut élever et entraîner les chevaux. Athènes a une cavalerie de 1000 à 1200 hommes et Sparte, méprisant tout ce qui n'est pas hoplite, n'en possède pas. C'est un groupe prestigieux au sein de la société ; il est armé par les aristocrates. Cependant, sa fonction militaire se situe dans d'étroites limites.

La cavalerie a parfois été utilisée comme "taxi du guerrier", transportant l'hoplite sur le champ de bataille. En général, les cavaliers tiennent un rôle auxiliaire d'éclaireurs, d'éléments avancés d'alarme et de protection ou encore d'estafettes.

Les raisons de ce désintérêt chez les Grecs sont liées à la géographie peu propice aux mouvements des chevaux, surtout en masse. Par ailleurs, la nature même du combat hoplitique explique cette retenue : un affrontement de deux phalanges sur un terrain délimité exclu une attaque par les ailes et le principe même de la poursuite des combattants vaincus est étranger au combat d'hoplites. Elle est aussi très dangereuse, car on peut se trouver coupé de sa base et donc encerclé par l'ennemi. Le rôle de la cavalerie reste donc mineur et sa mobilité est plus appréciée que sa puissance de choc ou d'arrêt.

1.3 L'infanterie légère

Dans la deuxième moitié du V^{ème} siècle, les troupes légères ou spécialisées apparaissent ; ce sont les frondeurs, les archers et les peltastes. Ces combattants sont souvent méprisés par les Grecs, car ils ne s'intègrent pas dans la phalange et l'utilisation des armes de jet est considérée comme déloyale.

En fait, les forces athéniennes comportent déjà des archers au début de la guerre du Péloponnèse. La cité a recruté 1800 hommes au sein de la classe la plus défavorisée et la cavalerie compte environ 200 archers à cheval.

Arrien dans son *Art tactique* distingue trois catégories de soldats : les hoplites lourdement armés ; les soldats légers, munis de l'arc, du javelot (200 m) ou de la fronde (200m), sans cuirasse, sans bouclier, ni jambières ; enfin, les peltastes, qui sont à mi-chemin, avec leur bouclier et leur armement offensif (une lance et une épée). Ces combattants légers n'ont donc aucun moyen de protection et comptent surtout sur leur mobilité. Ils sont avant tout recrutés pour une aptitude technique ou pour une connaissance spécifique. Certaines cités détiennent le monopole d'une capacité. Par exemple, la fronde reste l'apanage des Rhodiens alors que les lanceurs de javelots sont essentiellement des Etoliens.

Le Stratège athénien Démosthène apprend à ses dépens, lors de la campagne d'Étolie en 426, la redoutable efficacité de ces combattants face à des hoplites réguliers. Ces derniers, lourds et lents, sont vulnérables aux flèches, aux javelots et aux pierres de fronde. Une année plus tard, il aura lui-même recours à des troupes légères pour venir à bout des hoplites spartiates retranchés dans l'île de Sphactérie. A la bataille de Délion (424), en Béotie, Athènes n'a pu compter que sur les hoplites et sur la cavalerie face à un adversaire alignant un nombre impressionnant de soldats légèrement armés ainsi que des peltastes. L'issue en fut fatale pour Athènes.

L'infanterie légère joue donc un rôle mal connu mais essentiel. Les frondeurs et les lanceurs de javelots, par exemple, préparent la charge de l'infanterie lourde en désorganisant les rangs ennemis.

1.4 La bataille du V^{ème} siècle

Les armées sont rangées dans l'ordre traditionnel bien déterminé, la phalange au centre avec les meilleures troupes à l'aile droite. Les troupes légères et la cavalerie, quand il y en a, mènent une action secondaire à partir des flancs. Après l'annonce du combat et quelques jets de projectiles de la part des archers et des frondeurs, les hoplites partent à l'attaque. La victoire revient à la phalange qui, avançant en ordre serré, arrive à rompre le front ennemi par sa pression. Les vaincus, désorganisés, ne pouvant plus compter sur la protection de leur voisin, n'ont plus qu'un seul recours, la fuite au cours de laquelle la cavalerie en massacre beaucoup. La poursuite est courte et sans grande importance, car il s'agit pour le vainqueur de bien faire preuve de sa supériorité sur le champ de bataille. Normalement, la guerre ne vise pas à l'anéantissement de l'ennemi.

Citons deux exemples de bataille durant les guerres Médiques, opposant la Grèce aux Perses : Marathon et les Thermopyles.

Marathon (490)

Le nom de Marathon reste attaché à la bataille hoplitique par excellence. André Bernand⁴ nous dit : “ L'importance de cette bataille tient non seulement à ses conséquences, mais à son déroulement. C'est le type même du combat

⁴ Guerre et violence dans la Grèce Antique, chapitre VIII, p224

hoplitique, où la phalange est la pièce maîtresse du combat ". Les Athéniens, alignés dans l'ordre de leurs tribus, descendent au pas de course vers les troupes adverses disposées dans la plaine. Les Perses sont décimés perdant 6 400 hommes contre 192 du côté des alliés. Marathon représente un succès militaire incontestable puisque le corps expéditionnaire débarqué sur la plage et installé dans la plaine, est repoussé et contraint à se rembarquer. Néanmoins, l'armée de Marathon ne correspond pas à l'armée hoplitique idéale, car elle a été recrutée dans l'urgence avec " ce qu'il y avait sous la main ". Par ailleurs, la conduite des opérations est originale à deux titres : l'absence totale de cavalerie, inhabituelle dans ce genre de bataille, et la course des hoplites contre leurs ennemis afin de devancer toute initiative perse.

Les Thermopyles (480)

La perspective dans laquelle il convient de situer la défense des Thermopyles relève de considérations stratégiques : la flotte grecque est massée au Nord de l'Eubée, dans la région du cap d'Artémision. Au cas où l'armée perse parviendrait à progresser rapidement vers le sud, elle serait en mesure de couper la retraite de la flotte grecque en bloquant le détroit de l'Euripe à Chalcis. Mais après plusieurs jours de combat, la situation sur terre est désespérée. Léonidas, le Lacédémonien, renvoie le gros de sa troupe mais reste sur place avec les Spartiates de souche et combat jusqu'à la mort, permettant ainsi à la flotte de se replier au sud du détroit.

Par cette victoire, les Spartiates ont montré qu'ils maîtrisent parfaitement l'art de la guerre, en particulier dans la ruse et la conduite de la retraite. En effet, à plusieurs reprises, ils ont simulé une fuite pour mieux se retourner face aux Perses les poursuivant dans un désordre de précipitation, engendrant de lourdes pertes dans les rangs des orientaux.

Le barrage dressé sur la voie de pénétration nord-sud aux Thermopyles permet de sauver la flotte grecque et il n'est pas exagéré de dire que, en tenant jusqu'au sacrifice suprême, Léonidas a rendu possible la victoire finale.

2. Le combat maritime

Le général Beaufre⁵ souligne en ces termes l'importance des conditions techniques : “ Sur mer, [...] le lien entre les combattants est assuré par le matériel : on ne peut pas abandonner son bateau. De ce fait, en stratégie maritime le facteur matériel a été généralement prépondérant : les considérations de vitesse, de maniabilité, de portée, de protection ou de poids sont normalement décisives ”. Certains Grecs, dont les Athéniens, ont développé une véritable stratégie maritime, outil d'une thalassocratie totale.

2.1 La trière

Le principal navire construit à l'époque classique est la “ trière ” (voir annexe). Plus rapide (10 nœuds), plus maniable et donc plus efficace que les bateaux précédents, cette invention est capitale pour la politique maritime. On en retrouve d'ailleurs des exemplaires jusqu'au IV^{ème} siècle après Jésus-Christ.

Equipage

Le navire embarque 170 rameurs, installés sur 3 niveaux, tirant chacun sur un aviron d'environ 4 mètres. Ils se répartissent ainsi : au rang supérieur, 62 thranites, au deuxième rang 54 zeugites et sur le troisième rang, également 54 thalamites⁶. La trière peut parfois utiliser la force du vent.

Elle comporte de plus :

- un état-major : un triérarque, responsable devant la cité, un capitaine (kybernétés), un technicien de la navigation, des officiers et un flûtiste (*l'aulète*) chargé d'imprimer la cadence ;
- des marins pour la manœuvre ;

⁵ Introduction à la stratégie, chapitre 2, stratégie militaire classique, p 79

⁶ Thranites, zeugites et thalamites : appellations des différentes classes chez les grecs

- 10 hoplites, fantassins de marine ou *épibataï*, et dans certains cas 4 archers, utiles en cas de débarquement ou d'abordage.

Le commandement du navire revient au triérarque désigné pour un an par les Stratèges parmi les citoyens les plus riches, car la triérarchie était une liturgie comprenant une lourde part financière. C'est pourquoi, au cours du IV^{ème} siècle, cette charge devient collective, mais cela pose le problème du commandement direct du navire. L'équipage est constitué par des hommes libres, en majorité des citoyens des classes les plus modestes, les thètes, ainsi que par des étrangers.

La rapidité de la trière est fonction de la cadence et de la coordination. Or, Nicias⁷ écrit aux Athéniens : “ Rares sont les marins qui, après avoir donné l'impulsion au navire, maintiennent la cadence ”. Elle demande un équipage d'élite que les puissances maritimes n'ont pas toujours réuni.

Le navire

On estime les dimensions à quelque 36 mètres de long sur 5 mètres de large, avec une hauteur sur l'eau d'environ 2 mètres et un tirant d'eau ne dépassant pas un mètre. Elle est équipée d'un éperon en bronze, à la proue au niveau de la flottaison. La trière n'est pas un navire de haute mer et ne peut pas embarquer des vivres en abondance. Elle se limite donc au cabotage et s'interdit la navigation hivernale. Dépourvue de quille, l'embarcation, presque à fond plat sur la poupe, peut être halée sur terre ferme.

Les navires de guerres ou navires “ longs ”, se distinguent à l'époque Classique des navires de commerce ou navires “ ronds ”. La trière avec ses trois rangs de rameurs et son éperon est un véritable instrument de combat. La manœuvre d'éperonnage est néanmoins complexe car il faut enfoncer l'adversaire et se retirer rapidement sous peine de couler en même temps. Ce navire peut aussi être aménagé en transport de troupes (*stratiôtis*), embarquant alors 40 fantassins, voire en transport de chevaux (*hippagôgos*) pour 30 montures avec cavaliers et palefreniers. Toutefois, dans ces configurations, elle perd en vitesse et en manœuvrabilité.

Globalement, ce navire médiocre devient néanmoins un remarquable et rapide vaisseau de guerre quand il est servi par des matelots expérimentés comme les Athéniens. Thémistocle en fait construire 200 entre 482 et 480.

Les autres navires

Il existe d'autres navires, les pentécontères et les triacontères à cinquante ou trente rameurs, mais ils jouent un rôle secondaire. En revanche, la tétrère, avec 240 rameurs et 30 rames de chaque côté, manœuvrées par 4 hommes, est un navire plus puissant que la trière. Il est adopté par la flotte de Denys de Syracuse et apparaît à Athènes à la fin du V^{ème} siècle. La dernière flotte d'Athènes, en 325, compte 400 trières, 50 tétrères et 7 pentères (300 rameurs). Les principales évolutions techniques reposent sur la mise en place de plus d'un rameur par aviron, ce qui provoque la diminution du nombre de rames et l'élargissement des navires. Ces bâtiments offrent alors la possibilité d'embarquer de l'artillerie, des balistes et des catapultes à flèches.

⁷ Guerre et guerriers dans la Grèce antique – P163

2.2 Stratégie maritime

Les formes de la guerre sur mer sont nombreuses : guerre ouverte et bataille navale, guerre de course et de piraterie, opérations terrestres au-delà des mers avec débarquement en force ou en coup de main.

Dans la stratégie ancienne d'emploi des moyens maritimes, les batailles navales ressemblent à celles menées sur terre ferme en ce sens que les bateaux lourdement chargés d'hoplites, d'archers et de lanceurs de javelots, s'immobilisent au contact les uns des autres formant ainsi un front. Le sort des armes est laissé aux fantassins qui se battent sur le pont des navires en de simples combats d'infanterie. La part de la manœuvre maritime est inexistante.

La bataille de Salamine en 480

C'est la plus grande bataille navale de l'histoire grecque. Dans un premier temps, la marine perse plus nombreuse (1000 navires contre 367 grecs), cherche à mener un combat en pleine mer, ce que refuse Athènes. Thémistocle fait prévenir le Roi que la flotte grecque est sur le point de s'enfuir. Les Perses attaquent donc en trois colonnes, mais l'étroit chenal empêche toute manœuvre. Le combat se déroule dans un grand désordre général et l'avantage revient aux trières qui éperonnent un grand nombre de bateaux ennemis.

Après cette victoire, la flotte athénienne contribue à faire de la mer Egée une mer intérieure, et elle permet ainsi d'asseoir l'hégémonie de la cité à travers la ligue de Délos à laquelle les autres états sont contraints d'adhérer. Par la suite, les Athéniens profitent de leur suprématie et se contentent d'effectuer des raids en réplique aux invasions terrestres des Péloponnésiens. Les combats en mer sont donc plutôt rares et Salamine est la seule véritable bataille navale.

2.3 La thalassocratie d'Athènes

Pendant la première moitié du V^{ème} siècle, les stratégies navale et terrestre sont conçues comme complémentaires. Pourtant, la fortification du Pirée (voir chapitre suivant) indique clairement l'orientation stratégique dominante dès 478. Mais d'un point de vue politique, le choix entre la flotte et l'armée hoplitique ne sera réellement réalisé qu'avec les décisions de Périclès en 431. La thalassocratie modifie profondément les valeurs d'Athènes qui prend conscience de la relation directe entre la flotte et la radicalisation de la démocratie.

La thalassocratie est représentée par une force navale toujours prête à remplir toutes les missions sur mer. Thucydide⁸ le confirme : " Aussi les peuples qui s'appliquèrent aux choses de la mer acquirent une puissance considérable par les rentrées d'argent et la domination sur d'autres peuples. En effet, avec leurs flottes, ils se soumettaient les îles, particulièrement ceux dont le territoire était insuffisant ". Diodore rapporte le discours d'Epaminondas, au lendemain de la bataille de Leuctres (triomphe de la Béotie sur Sparte), en 371, exhortant ses concitoyens à tout faire pour établir l'hégémonie sur mer : " Au cours de

⁸Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.15, p39

cette harangue, il alléguait en particulier qu'il est facile d'acquérir la maîtrise de la mer quand on est la plus grande puissance sur terre ».

Ce concept d'hégémonie maritime est développé par Thémistocle. Son programme, visant à donner à Athènes les moyens de sa politique dans le golfe Saronique, paraît s'être fait en deux temps : aménagement d'un véritable port au Pirée en 493/2 et constitution de la flotte de 200 trières après la découverte des riches filons de plomb argentifère à Maronée. En 431, Athènes et son empire possèdent 300 trières.

Salamine s'oppose à Marathon, en cela que c'est le symbole de la flotte des thètes, les travailleurs pauvres, alors que Marathon est le triomphe du combat hoplitique mené par des propriétaires fonciers, voire d'une aristocratie peu favorable à la démocratisation de la vie publique. A elles seules, ces deux batailles peuvent symboliser la transformation sociale et politique d'Athènes, d'un état agricole en une démocratie aux activités principalement industrielles, commerciales et maritimes.

En réalité, cette vision est caricaturale, car lorsqu'on étudie le coût d'une panoplie d'hoplite, on voit que la plupart des Athéniens peuvent se la payer. Et les sources donnent de façon unanime qu'un tiers des citoyens athéniens sont des hoplites.

3. Les fortifications

3.1 La poliorcétique⁹ d'Athènes

Le rôle des poliorcètes est souvent sous-estimé devant l'étude des batailles rangées d'hoplites. Pourtant, Denys de Syracuse, Philippe II puis Alexandre en Macédoine sont de véritables Stratèges de la fortification et de la guerre de siège. Peu courante lors du V^{ème} siècle, la poliorcétique prend son essor essentiellement dans la première partie du IV^{ème} siècle.

Cependant, Athènes, en avance sur son époque, fortifie la ville dès la fin des guerres Médiques, vers 478. Plus tard, en 457, elle construit le mur de Phalère et le Long Mur du nord, la reliant à son port, le Pirée. Puis en 442, le Long Mur du sud vient fermer l'accès, créant ainsi un univers clos et sûr entre la ville et son port. La ville peut, en cas de problème, se transformer en une forteresse entièrement tournée vers la mer.

Cette doctrine, de repli dans l'enceinte, est appliquée durant les premières années de la guerre du Péloponnèse. Plusieurs invasions spartiates ravagent ainsi l'Attique sans rencontrer la moindre résistance. Mais ce choix entraîne une surpopulation temporaire qui n'a fait qu'accroître l'épidémie ayant décimé les Athéniens. La cité abandonne donc cette stratégie au profit d'une organisation différente qui prévoit l'arrêt de l'ennemi dès les frontières. Elle construit de puissantes forteresses en divers passages obligés du territoire. Au IV^{ème} siècle, elle s'efforce d'inclure dans les enceintes des terres agricoles pour assurer, au moins partiellement, l'indépendance alimentaire des habitants.

⁹ Poliorcétique : technique du siège des villes, art d'assiéger

Au regard de la stratégie habituelle du combat hoplitique, selon laquelle la bataille se déroule en dehors de l'enceinte et a pour objet la défense du territoire, il est surprenant qu'Athènes ait voulu mener une stratégie, vouée à l'échec, de défense de l'agglomération urbaine.

3.2 La guerre de siège

Si la guerre de siège débute avec celle de Troie, au XII^e siècle, les cités ne se lancent jamais à l'assaut des murailles. Dans ce domaine, l'histoire du V^{ème} siècle se résume souvent à la protection, car l'attaque par les lourds hoplites n'est pas possible sans engendrer beaucoup de pertes, et il n'existe pas de combattants légers entraînés à escalader les murs. Par ailleurs, le siège est souvent évité à cause de sa durée et des efforts économiques qu'il demande, notamment par la mobilisation durable des soldats agriculteurs. Sur 69 attaques au cours du V^{ème} siècle, 42 se soldent par un accord sans combat, 11 villes sont prises par trahison et seulement 16 tombent après un assaut. L'avantage est donc à la défense.

Toutefois, la ruse, la trahison et la surprise sont abondamment utilisées dès la guerre du Péloponnèse. La présence d'étrangers, voire d'alliés, à l'intérieur de l'enceinte est un risque considérable et peut entraîner une rupture de l'équilibre entre l'attaque et la défense.

* * * * *

La guerre au V^{ème} siècle est avant tout un combat terrestre presque exclusivement mené par les hoplites, organisés en phalanges s'affrontant rituellement.

Athènes présente une situation particulière, car elle a de plus en plus les yeux tournés vers la mer. Les Longs Murs scellent l'alliance de la ville avec son port. Le commerce par mer devient un des piliers du ravitaillement urbain. La thalassocratie athénienne est en place. Cependant, l'empire maritime pose un problème social. Dès 472, Eschyle, le poète tragique, témoigne de la rivalité entre les hoplites et les marins et montre aussi l'importance du combat terrestre y compris dans la grande bataille dite navale de Salamine. En effet, le combat naval s'apparente souvent à un combat terrestre transposé sur les ponts des navires.

* * *
*

2^{ème} Partie : Evolution vers le Stratège professionnel

Les transformations survenues dans le déroulement des guerres à partir de la fin du V^{ème} siècle et l'importance prise par les soldats professionnels et les mercenaires justifient l'évolution apparue dans l'art de commander. Les Stratèges deviennent de véritables chefs militaires, des professionnels du commandement.

1. L'émergence des troupes professionnelles

Bien qu'existant à l'époque Archaïque, les nouveaux modes de gouvernement qui se développent dans les cités justifient l'union des fonctions politiques et militaires et laissent toute sa place au soldat-citoyen sur le champ de bataille. Le principe même de mercenaire est contraire au modèle de la cité.

Néanmoins, les volontés hégémoniques et les objectifs politiques recherchés par les états contribuent à faire apparaître de véritables spécialistes de la guerre. Qu'ils soient mercenaires, détachés d'une force alliée ou encore qu'ils appartiennent à une cité constamment en guerre, ils ont tous pour activité principale le combat sur les champs de bataille. A ce titre, ils peuvent être considérés comme des soldats professionnels. Toutefois, la distinction n'est pas toujours très bien marquée dans les écrits de cette période et il est illusoire de vouloir les étudier séparément.

Cette partie cherche à mettre en évidence les différentes raisons justifiant l'apparition de ce métier. Elles reposent essentiellement sur l'importance prise par la guerre et celle du Péloponnèse, par sa durée, son ampleur, la difficulté et la dureté des combats, symbolise le point de départ de cette évolution.

1.1 *Technicité des combats*

L'hoplite est un guerrier de milice, un "amateur". Il se bat pour sa cité, sa patrie, ses biens, sa terre ou sa famille. Citoyen-soldat, il est fidèle à son chef, qu'il a d'ailleurs contribué à élire. Le combattant spartiate est lui aussi solidaire d'une conception politique de la cité, selon laquelle, détenteur d'un lot de terre, il est amené à le défendre et avec lui Sparte. Ces principes valent avec des nuances pour toutes les cités grecques au V^{ème} siècle. L'armée demeure l'expression de la volonté commune de défense et repose essentiellement sur les classes aisées.

En 375, Jason, le tyran de Phères, déclare : " Les armées civiques présentent des défauts, car elles comprennent des gens déjà avancés en âge, d'autres qui n'ont pas encore leur plein développement ". Cet handicap peut être retenu comme le premier inconvénient inhérent à la constitution des forces de la cité.

Par ailleurs, la tactique repose de plus en plus sur les déplacements. Il convient donc de s'y entraîner sérieusement afin de maîtriser la manœuvre du mouvement et de mettre en œuvre les besoins en terme de liaisons qu'elle impose.

Enfin, alors que le combat hoplitique ne nécessite pas un entraînement très poussé, l'arrivée des troupes légères, manipulant les armes de jet, implique une préparation technique de haut niveau. "Ne voyons-nous pas combien tout a progressé et que si le présent ressemble peu au passé, c'est dans la guerre, à mon avis qu'il y a surtout eu changement et progrès." Avec cette phrase, Démosthène attire bien l'attention sur les aspects nouveaux de la guerre.

Au bélier de 440, succèdent l'utilisation des tunnels et de la sape, par les Perses en 398, puis de la catapulte à flèches, oxybèle, ou à pierres, lithobole, pétrobole ou baliste. La tour de siège, hélépole, mise en œuvre pour la première fois par Carthage, et le pont basculant, amenant les hoplites au sommet des murailles, complètent la panoplie. Leur mise en œuvre nécessite une connaissance qu'il faut d'abord acquérir puis conserver. Ceci explique la nécessité de recruter des hommes maîtrisant parfaitement ces techniques.

D'une façon générale, les Grecs ont toujours été réticents à les utiliser car elles ne correspondent pas à l'idée qu'ils se font de la guerre. Cependant, l'art des sièges fait des progrès notables au cours de la deuxième partie du IV^{ème} siècle et les prises de villes, frappant les esprits, confèrent au vainqueur une réputation d'invincibilité. Après avoir fait tomber de nombreuses cités, Philippe II se fait une réputation d'assiégeant redoutable.

L'assaut est mené par des phalangistes aidés d'archers, de frondeurs, de peltastes et de lanceurs de javelots. La constitution d'une réserve commence à s'imposer pour mener l'attaque de façon continue, en engageant des vagues successives. Néanmoins, les pièces d'artillerie jouent le rôle le plus important et la puissance de tir devient un des facteurs décisifs de la victoire.

1.2 L'ampleur de la guerre

Le déroulement de la guerre subit d'importantes modifications, en particulier par son ampleur, entraînant de nouvelles contraintes. Celles-ci influencent directement le comportement des cités vis-à-vis des citoyens.

D'abord, la baisse démographique empêche parfois les états d'avoir une armée forte. Ils sont alors incapables de mener une guerre sans faire appel à d'autres peuples de la région.

Ensuite, l'utilisation des citoyens pour la campagne mobilise les paysans. On arrête donc les combats durant les moissons. Les campagnes sont courtes et n'ont lieu que durant la belle saison. Là encore, la guerre du Péloponnèse bouleverse ces coutumes. De saisonnière, la guerre devient annuelle. Les incursions spartiates en Attique démontrent ce fait. Brèves et occasionnelles au début du conflit, elles se transforment dès 413 en une occupation permanente du Nord d'Athènes.

En même temps, les théâtres d'opérations s'éloignent. Le paysan ne peut plus rentrer sur ses terres pour effectuer sa récolte. Le risque est alors grand pour une cité de gagner la guerre mais de perdre ce qui l'a fait vivre, sa production agricole.

1.3 L'emploi des mercenaires

La solution à tous ces problèmes consiste à employer des mercenaires. Ils sont disponibles et ne sont pas liés à l'activité agricole. On peut les choisir en fonction d'une aptitude particulière ou d'une connaissance technique.

Toutefois, la paix revenue, ils restent sans emploi et forment une masse de désœuvrés. L'utilisation par d'autres cités devient une "soupape de sécurité" fournissant aux pauvres un moyen de survivre, éloignant momentanément des catégories sociales "déclassées". Par conséquent, ils ne combattent pas par conviction mais pour des raisons complexes et diverses, au nombre desquelles l'assurance de toucher une solde et des vivres en quantité suffisante. Ils recherchent l'argent et le butin où il se trouve, c'est-à-dire chez l'ennemi dans le meilleur des cas, sinon chez les alliés.

Au cours du IV^{ème} siècle, on en trouve dans tous les conflits. En 399, ils sont 40 000 dont la majorité vient de Syracuse. En 366, les 10 000 mercenaires de la Grèce égéenne représentent la moitié de l'effectif total. En 339, Démosthène en rassemble 10 000 dans la guerre contre Philippe. Enfin en 329, l'armée d'Alexandre en compte 50 000.

Simultanément, on observe une disparition des spécialités nationales (archer crétois, frondeurs rhodiens, cavalerie thessalienne), car les mercenaires se sont en quelque sorte progressivement standardisés en un corps d'infanterie légère.

Mais, quelles que soient les cités du monde grec, les mercenaires ne semblent pas avoir tenu un rôle primordial. Même au cours du IV^{ème} siècle, ils ne représentent qu'un effectif complémentaire de la force "nationale".

L'expédition des "Dix Mille"

L'épopée des "Dix Mille" est parfaitement représentative. Cyrus, le frère cadet du roi de Perse, lève en 401-400 une armée de 10 000 mercenaires. La célèbre "Anabase" ou montée des Dix Mille des côtes de la mer Egée vers Babylone, puis le retour de l'expédition à travers les hauts plateaux de l'Anatolie orientale et enfin la mer Noire, montrent la vaillance et l'efficacité d'une armée de mercenaires. La description des événements permet de bien comprendre le fonctionnement du mercenariat. Un contrat est négocié entre l'employeur et le soldat. Il précise le salaire, la durée, la mission, le lieu géographique et l'ennemi à combattre. Le salaire maintient la fidélité. Mais si la mission évolue dans la durée, dans l'espace ou si l'ennemi change, l'employeur doit renégocier le contrat. Cyrus est contraint de le réviser plusieurs fois.

La force de Denys

"Événement le plus glorieux [de la guerre du Péloponnèse] pour les vainqueurs, le plus lamentable pour les vaincus" d'après Thucydide¹⁰, l'expédition de Sicile, en 415, constitue certainement un épisode-clé, car c'est le plus grand désastre subi par la puissance militaire athénienne. Or, on estime généralement la proportion de mercenaires à 1/4 ou 1/3 dans l'armée syracusaine, répartis dans tous les corps militaires : l'infanterie, la cavalerie et probablement la flotte. Denys leur donne une place au sein même de la cité. Totalement indépendant

¹⁰ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, VII.87, p206

du corps civique, ils sont protégés des aléas de la vie politique et restent liés au seul pouvoir du tyran.

2. L'art du commandement

Le monde grec connaît principalement des guerres courtes, qui peuvent être qualifiées de campagnes militaires, au cours desquelles les cités s'affrontent dans une sorte de concours. La guerre du Péloponnèse, exceptionnelle à bien des égards, vient ébranler ces certitudes. C'est la première guerre totale, en raison de sa durée, du nombre de belligérants, des destructions qu'elle engendre ou encore de l'atrocité des massacres. Athènes est, plus que toute autre cité, impliquée dans la tourmente.

Ce conflit est l'occasion de faire évoluer les principes de commandement à Athènes, mais aussi dans les autres cités. La fonction de Stratège, initialement plus politique que militaire, devient une tâche impossible à mener sans y consacrer une grande partie de son temps et de ses capacités. Le Stratège devient un véritable chef de guerre capable de diriger, dans toutes les situations, la diversité des hommes et des unités qu'il a sous ses ordres, pour atteindre le but politique fixé par la cité.

Après un rappel sur la notion de Stratège, ce chapitre décrit les différentes évolutions apparues dans le domaine du commandement à l'époque classique.

2.1 La fonction de Stratège

Mandat électif

L'idéal démocratique grec combine amateurisme et volontarisme. A Athènes, depuis 501, les dix Stratèges élus sont les principaux magistrats militaires. On n'exige aucune qualification préalable à l'élection. Le choix est effectué parmi les aristocrates. Les citoyens-soldats sont donc commandés par un homme politique que les circonstances transforment en général. Le commandant militaire peut être appelé *hégémôn* et plus couramment *stratégos*. D'autres, élus aussi, lui sont subordonnés : les hipparques (commandants de cavalerie), les taxiarques, phrourarques (commandants de garnison) ou autres archontes (chefs militaires divers).

Un Stratège tient toujours sa charge pour une durée limitée, mais ce sont les seuls magistrats rééligibles. Certains hommes restent longtemps dans cette fonction militaire : Sophocle, Thucydide, Périclès (de 443 à 430 sans interruption) ou encore Cimon et Nicias en sont des exemples. Néanmoins, le seul prestige d'un nom n'explique pas cette durée. Si lors d'une première élection, on ne demande rien, les multiples réélections sont surtout dues aux succès comme Général.

Au IV^{ème} siècle, les aristocrates continuent de fournir une petite part des Stratèges, mais une nouvelle génération d'hommes politiques émerge. La fortune semble prépondérante. Ce phénomène est plus net durant la guerre du Péloponnèse. La renommée et la richesse dépensée pour la cité font qu'un homme est utile à sa patrie et peut donc prétendre aux plus hautes magistratures.

On ne connaît pas bien le mode de désignation dans les autres cités, mais il semble que l'élection représente la quasi-unanimité.

Autonomie dans l'action

A Athènes, le Stratège reste sous le contrôle étroit de la cité. C'est au départ un exécutant des ordres de la cité. Cela pose le problème de la contradiction entre autorité du chef et contrôle des citoyens-soldats. De même, les grands Stratèges thébains Pélopidas et Epaminondas connaissent toujours des limites dans l'exercice de leur charge. A l'inverse, en Thessalie comme en Macédoine, une fois désigné, le chef ne rend plus compte à personne de ses buts de guerre et il est seul maître de la conduite des opérations. De même, les Spartiates, à l'image de Lysandre le vainqueur d'Athènes en 404, sont investis des pleins pouvoirs dès qu'ils quittent le territoire. Ils en retirent une très grande gloire. Après Platées, Pausanias se voit confier le commandement de toutes les forces grecques en mer Egée et choisit d'attaquer Chypre puis Byzance. Timoléon, le Corinthien, investi du commandement de l'expédition, dispose d'une totale liberté de décision et d'action vis-à-vis de Corinthe qui n'a pas défini de stratégie précise. N'est-ce pas la raison du succès de ces chefs ambitieux ?

2.2 Des professionnels du commandement

Entre les guerres Médiques et le début de la guerre du Péloponnèse, le commandement est dilué à la fois dans l'élection, l'annualité et la collégialité.

La collégialité

Les Stratèges athéniens ont toujours été au nombre de dix. En revanche, en raison de la faiblesse numérique de la cavalerie, les hipparques ne sont que deux. Dans la plupart des cas, les Grecs mettent tout ou partie du collège de magistrats militaires à la tête des troupes. Le commandement unique ne peut s'expliquer que pour des raisons spécifiques : mission précisément déterminée, volume des forces réduit ou expédition géographiquement très limitée. Dans le reste du monde grec, on remarque de même une pluralité du commandement sans qu'elle soit une règle intangible.

Dans la conduite des opérations, le collège de magistrats tient conseil, délibère et vote la stratégie. Toutefois, l'un des généraux présents peut prendre une place prépondérante : c'est Epaminondas qui possède la "direction des opérations" pour la bataille de Leuctres.

L'initiative du général est très mince, car, comme on l'a vu précédemment, le magistrat est étroitement lié au pouvoir politique. Il ne maîtrise pas le nombre de recrues ou de navires, ni même le calendrier de la campagne. Il combat généralement sur le terrain à côté de ses hommes dans la phalange. Au IV^{ème} siècle, on commence à penser qu'un général ne doit pas trop s'exposer, car il met en péril son armée.

Le Stratège face à la cité

En sortant de charge, il existe une "reddition des comptes" ou *euthynaï*. Il s'agit d'un examen de la campagne, portant sur les éventuelles défaillances du Stratège (lâcheté, négociations trop hâtives, signature d'un accord non conforme) ou sur sa gestion financière (fraudes, corruption). Entre 431 et 322, environ 7% des magistrats sont déposés par un vote de l'assemblée. Il est vraisemblable que 20 à 30 % des généraux étaient ainsi inculpés pour "haute

trahison ” (35 attaqués en justice sur les 143 de la période 432-355). A Athènes, le risque est plus grand d’être exécuté au retour que de mourir sur le champ de bataille. Platon¹¹ décrit cette haute exigence dans la cité idéale : les généraux n’ont que la capacité de capturer hommes et villes pour les remettre aux hommes d’état qui seuls savent ce qu’il convient d’en faire. Ils doivent savoir aussi bien obéir que commander !

Cependant, la longueur et l’éloignement des campagnes, le recrutement plus courant de mercenaires incitent les chefs à un plus grand détachement de la cité et à des libertés jusque-là impensables. La plus grande indépendance des Stratèges encourage à la fois leur spécialisation et leur émancipation.

¹¹ Platon, Les Lois

Vers un commandement unique et permanent : le tournant de 415

Les initiatives viennent à la fois des Stratèges, des Navarques et des Assemblées, tous parfaitement conscients que des opérations prolongées et lointaines nécessitent une modification et un renforcement du haut commandement. A partir de 415, cela devient l'objet d'une réflexion.

Thucydide rapporte¹² le discours d'Hermocrate de Syracuse à l'automne 415 : " Il fallait en conséquence ne choisir qu'un petit nombre de Stratèges, munis de pleins pouvoirs et s'engager par serment envers eux à les laisser exercer le commandement sans contrôle ". Quelques années plus tard, en 406, Lysandre tient les mêmes propos et les assortit de la notion de permanence. Son argumentation repose sur la nécessité de l'expérience au commandement. La compétence acquise légitime son exercice. Il ajoute un second thème, celui de la durée.

A partir de 415, la pratique du commandement change. L'unité des armées tient maintenant plus des généraux que de la cité et cette nouveauté est porteuse de la dissociation entre institutions et commandement. Le vainqueur est en effet, souvent, celui qui sait s'affranchir à la fois des données institutionnelles et des pesanteurs politiques. Pour la première fois depuis la naissance de la cité à l'époque Archaïque, les fonctions politique et militaire se dissocient, entraînant ainsi des spécialisations distinctes.

Commander en professionnel

Las des guerres et peu désireux d'entreprendre des expéditions lointaines, les Athéniens recourent durant le IV^{ème} siècle à des mercenaires. Commander devient une responsabilité spécialisée, sinon professionnelle. Les généraux doivent désormais résoudre, dans toute leur ampleur matérielle et morale, les problèmes posés par la conduite d'armées composées de soldats-citoyens, de mercenaires, voire d'étrangers, et disposant d'outils technologiques en progrès constants. La cohérence, l'efficacité et la puissance de l'outil militaire reposent sur leur valeur et leurs talents personnels. Un nouveau type d'hommes apparaît, les chefs d'armées de métier.

Alors qu'ils sont polyvalents au début du V^{ème} siècle, les Stratèges se spécialisent entre terre et mer à la fin du siècle, et, plus tard, certains sont même affectés à un poste bien défini : responsable des hoplites, du territoire, du Pirée...

* * * * *

L'éloignement et la durée des campagnes, la crise démographique et la multiplication des innovations techniques ont conduit à faire appel à des soldats, professionnels de la guerre. En prenant un caractère massif, le mercenariat modifie singulièrement l'équilibre des armées. Le commandement en est fondamentalement changé.

Au premier rang des qualités d'un bon général figure maintenant le métier. Thucydide et Xénophon érigent en figures symboliques, les Stratèges athéniens Périclès ou Démosthène, les spartiates Brasidas ou Lysandre. Parlant d'un

¹² Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, VI, 72, p128

combat naval entre Corcyre et Corinthe, il dit¹³ : “ On ne cherchait pas à forcer la ligne ennemie et l'on combattait avec moins de science que de courage et de violence. Sur tous les points le combat n'était que tumulte et confusion extrêmes ”.

Commander ne consiste plus à conduire des hommes avec courage et éventuellement intelligence, mais à diriger leur ordonnancement et leur progression en gardant à l'esprit la multiplicité des combinaisons stratégiques et tactiques.

Les Stratèges doivent s'adapter à ces évolutions permanentes et irréversibles. De plus, la nécessité d'acquérir une certaine expérience pour commander les pousse à devenir eux-mêmes des professionnels, alors qu'à l'intérieur des cités les orateurs ne sont plus guère tentés par le commandement. Il apparaît une réelle séparation entre orateurs et Stratèges.

* * *

*

¹³ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.49, p57

3^{ème} Partie : De Stratège à stratégie

On a déjà remarqué qu'aucune véritable bataille d'hoplites n'a jamais été engagée durant la guerre du Péloponnèse. En revanche, elle est pleine d'affrontements peu classiques, d'infanterie légère à infanterie lourde notamment, pleine de sièges, de raids, de coups de main, de longues manœuvres à terre, par mer et d'expéditions interarmées. Elle ouvre la porte à l'expérimentation et introduit de nouveaux usages guerriers qui mettent les impératifs politiques et économiques plus que jamais au premier plan.

En outre, l'échec d'Athènes est aussi celui de la thalassocratie et de sa marine. Le IV^{ème} siècle ne verra pas d'autre marine se développer. D'ailleurs Athènes marque le pas dans son hégémonie sur le monde grec. La Macédoine de Philippe II (359-336) puis celle d'Alexandre le Grand (336-323) assure le relais.

Au cours de ce siècle, les chefs militaires sont contraints de tenir compte des objectifs de la cité, tout en ayant une large autonomie pour utiliser des armées aussi diverses que complexes. Ils doivent donc apprendre la stratégie, c'est-à-dire, selon Clausewitz¹⁴, connaître "la théorie de l'emploi de l'engagement au service de la guerre".

Cette partie décrit les évolutions survenues pour aboutir à un combat totalement interarmes dans lequel la cavalerie joue un rôle très important. Elle tire ensuite la principale conséquence de ces changements : la naissance de la stratégie.

1. Evolutions des concepts d'emploi des forces

A travers ce chapitre, on découvre les principales évolutions ayant eu une influence notable dans la conduite de la guerre à l'époque Classique : l'utilisation intensive de la cavalerie comme arme de choc, l'allègement des combattants ou encore l'aspect interarmes des troupes. Avec un certain étonnement, on peut constater que les principes de concentration des efforts et de liberté d'action sont déjà développés.

1.1 Cavalerie et concentration des efforts : effet de choc

Par sa rapidité, la cavalerie est d'abord utilisée pour la reconnaissance et la protection. Certaines régions comme la Macédoine, la Thessalie, la Béotie et la Sicile par exemple, ont utilisé leur cavalerie comme une force autonome et spécifique, notamment pour la charge. Mais, au temps de la phalange, les charges de lanciers se brisent contre le front des hoplites. Elle reste donc secondaire, sauf peut-être pour prendre la phalange sur le flanc. Au V^{ème} siècle, on ne compte qu'un cavalier pour dix hoplites. Au début du siècle suivant, on s'y intéresse d'avantage dans un souci de diversification des missions mais elle ne peut encore rien contre la phalange. Il faut attendre Philippe II puis Alexandre pour trouver des escadrons importants capables d'appuyer la manœuvre, de couvrir les ailes et sachant lancer des charges au cœur même de la ligne

¹⁴ Carl von Clausewitz, De la guerre, II.I, p92

ennemie. La Macédoine est un pays propice à l'élevage des chevaux et son territoire se prête plus au combat de la cavalerie qu'à celui des phalanges d'hoplites. La puissance de l'armée de Philippe II, dès son accession au pouvoir en 359, repose sur cette force à cheval.

Les cavaliers sont armés, en plus de leur épée, de deux javelines courtes et légères. Ils appartiennent à la noblesse terrienne. A côté de la cavalerie lourde, jusqu'à 2 000 à 3 000 hommes, on trouve des archers montés. Quand Alexandre part en Asie en 334, il emporte 3 300 cavaliers, alors que la Macédoine n'en dispose que de 600 en 358.

L'éléphant n'est pas un char d'assaut

L'éléphant est considéré comme un corps mobile permettant diverses manœuvres dont l'assaut en un point inattendu et surtout l'encerclement. On a souvent comparé cet animal au char d'assaut moderne, mais en pratique, il n'est directement lié à aucune victoire. Il semble que son incapacité à respecter l'ordre de la bataille, semant ainsi le trouble dans les rangs des deux bords, en soit la cause. Donc, même si son action psychologique est indéniable, il n'a jamais été utilisé comme force de frappe à part entière.

Choc et concentration des efforts

Philippe II introduit la formation en " coin " pour l'attaque de cavalerie. Elle est chargée de percer un trou dans la phalange ennemie, puis d'écarter les deux parties ainsi dissociées. En utilisant massivement la cavalerie avec cette configuration, les Macédoniens inventent le combat de choc qui permet de rompre le dispositif, de le dissocier, pour encercler l'ennemi et enfin l'anéantir. En 358, il bat Illyrien de Bardylis en regroupant à droite ses meilleures troupes, à savoir toute sa cavalerie et l'élite de son infanterie dont il prend la tête. Tandis qu'il mène lui-même l'attaque frontale, il ouvre ainsi le flanc et les arrières ennemis à la cavalerie qu'il fait déborder. Une telle concentration des forces en un endroit décisif rappelle la stratégie d'Epaminondas.

La phalange oblique

Epaminondas, le Stratège thébain, modifie le dispositif de ses troupes et met au point une formation inédite : la " phalange oblique ". Elle est utilisée notamment lors de la bataille victorieuse de Leuctres, en 371. Il dirige une phalange de 50 rangs, alors que dans les autres cités grecques la profondeur ne dépasse jamais les 16 rangs. En outre, la répartition est déséquilibrée, de façon inhabituelle, au profit de la partie gauche du dispositif. Enfin, il place sur cette gauche l'élite des unités, en l'occurrence le bataillon sacré, créé en 387. Il se compose de 300 hoplites, formant 150 " couples ", choisis parmi les familles nobles et ayant subi un entraînement professionnel.

Par la concentration locale des forces, la phalange thébaine rentre comme un " coin " dans celle des Spartiates établie sur 8 rangs. Simultanément, le Thébain repousse la cavalerie lacédémonienne et surprend les Spartiates en utilisant sa cavalerie comme une arme de choc.

La technique d'Epaminondas comporte aussi un volet psychologique très important. D'une part, l'élite des deux armées est placée face à face, ce qui est contraire aux habitudes. D'autre part, la partie gauche Spartiate se disloque uniquement à la vue de ce qui se passe sur l'autre aile. Mille Lacédémoniens meurent sur le terrain de Leuctres.

Le Thébain mène son armée avec un élément de choc en avant, comme la proue d'une trière. Sa phalange empêche l'adversaire d'apporter un quelconque soutien. L'ennemi, enfermé dans ses principes, ne peut pas engager toutes ses forces face à la concentration béotienne. Son dispositif est disloqué et la bataille est perdue.

Il est remarquable de noter que l'on retrouve dans cette manœuvre le principe habituel du combat interarmes moderne qui consiste à fixer l'ennemi, pour le déborder et le détruire par ses flancs ou ses arrières, tout en l'isolant des renforts possibles.

1.2 Combat interarmes : la mobilité prime sur la protection

Si la cavalerie joue un rôle essentiel, voire décisif, la phalange forme encore la base de l'armée et leur combinaison avec les troupes légères ou tout autre moyen de combat, les éléphants par exemple, est indispensable. En associant cette capacité interarmes à un jeu de manœuvres complexes, mais bien mises au point par avance, l'armée macédonienne, mieux équipée, mieux préparée et plus motivée, a toujours remporté des victoires.

Importance des troupes légères

Dans la première moitié du IV^{ème} siècle, les hoplites constituent encore le noyau dur de toute armée, et le principe le plus répandu est celui de la rencontre frontale entre deux adversaires en rase campagne. Cependant, à l'exception des batailles de Délion et de Mantinée, le combat hoplitique décisif n'a jamais eu lieu. La longue guerre du Péloponnèse a montré les limites des règles traditionnelles de combat. En revanche, elle donne plus de prestige à l'infanterie légère par l'accroissement des coups de main et de la poliorcétique. Les plus typiques, les peltastes, peuvent harceler, démoraliser et finalement casser les formations. Mais les hoplites se transforment aussi. Ils remplacent la cuirasse par la tunique de lin et les jambières sont de moins en moins utilisées. Avec cet allègement, on privilégie la mobilité à la protection.

La phalange de lanciers macédoniens

La fameuse sarisse, une longue lance de 6 à 7 mètres manipulée à deux mains, doit être associée un bouclier moins encombrant que *l'hoplôn*. Le fantassin ne revêt pas la cuirasse, certainement car il n'a pas les ressources financières suffisantes. Philippe II met à profit cette faiblesse apparente en faisant exécuter des exercices très régulièrement et en maintenant une discipline sévère. Cet entraînement poussé et la mobilité accrue compensent le manque de protection individuelle. La phalange macédonienne présente à l'ennemi un véritable mur de pointes sur une profondeur de 5 rangs. Ainsi, semblable à un hérisson géant, elle constitue une force redoutable pour l'attaque et l'efficacité de son action est dissuasive.

Le combat interarmes

Lors de la bataille de Sardes, en 395, la force perse composée seulement de cavalerie est mise en déroute par une force grecque formée d'hoplites, de peltastes et de cavaliers. L'importance de la cavalerie et de l'infanterie légère se sont accrues au point de devenir primordiales. Néanmoins, Plutarque rapporte ce propos révélateur : " L'infanterie légère ressemble aux mains, la cavalerie

aux pieds, la phalange à la poitrine et au buste, le général à la tête ". C'est en réalité le combat interarmes qui s'est développé à travers les nombreuses innovations. Lors de la bataille de Leuctres (voir ci-dessus), très révélatrice de ce phénomène, Epaminondas combine la manœuvre de la formation oblique à l'utilisation massive de la cavalerie en arme de choc. En assurant la victoire aux 6 500 hoplites béotiens face aux 11 000 Spartiates, elle marque un tournant dans la conduite de la guerre en Grèce.

Plus tard, de véritables opérations interarmées apparaissent. Les sièges de Tyr (Alexandre le grand), de Rhodes ou de Syracuse (Romains) sont des opérations combinant à la fois des forces terrestres et des unités maritimes. L'assaut se fait simultanément sur terre et sur mer et les forces utilisent toutes les possibilités techniques connues : tour, sape, vaisseau, artillerie à terre ou embarquée et bélier.

La fin de la phalange

C'est bien plus tard, lors de la bataille de Cynocéphales, en 197 contre les Romains, que le principe de la phalange est remis en cause. Les Macédoniens n'arrivent pas à aligner convenablement les rangs. Les hommes ne peuvent pas faire volte-face ni se battre individuellement. L'armée romaine, tout en étant capable de rester sur une ligne compacte, se compose d'unités de 120 à 160 hommes, les manipules, qui se divisent à leur tour en deux centuries. Les Romains contournent l'affrontement. La phalange, trop lourde et trop perfectionnée, est battue par une troupe plus souple, où l'initiative des combattants et des officiers ouvre la voie du succès.

1.3 La marine athénienne : une exception

Pour parler de marine, il faut que les navires soient la propriété de l'état et qu'ils aient une fonction univoque de bâtiment de guerre. Aucune cité n'en possède à l'époque Archaïque. Mais à Athènes, la marine est l'élément indispensable de la politique navale offensive.

L'évolution de la guerre sur mer suit deux tendances contraires. D'une part, les flottes régulières de quelques grands états, Athènes, Rhodes, Syracuse ou Carthage connaissent un développement qualitatif et quantitatif. D'autre part, les états, d'idéologie moins maritime, encouragent l'action d'individus utilisant de petits vaisseaux rapides pour attaquer les navires marchands ou pour mener des raids sur les côtes ennemies. Face aux escadres officielles, les flottes de corsaires ou de pirates jouent un rôle non négligeable dans la guerre.

Sparte, réputée la moins maritime de toute la Grèce, aligne 10 navires à l'Artémision, 16 à Salamine et ne prend conscience de l'intérêt d'une flotte que dans les dernières années de la guerre du Péloponnèse. La flotte d'Egine disparaît après la défaite de 357, comme celles des grands alliés maritimes d'Athènes. La marine de Corinthe, formant le gros des forces navales alliées de Sparte, décline au IV^{ème} siècle comme celle de Corcyre. La tentative d'Epaminondas d'en créer une n'est pas poursuivie après sa mort.

Il est plus surprenant que la Macédoine, disposant des matériaux de base, n'ait pas tenté de développer une grande politique maritime. Certes, Philippe II possède une flotte, des petits bateaux rapides et maniables, mais elle ne peut

résister à celle d'Athènes et en est réduite à faire des coups de main. En réalité, aucune marine grecque ne peut rivaliser avec les escadres athéniennes, même celles de Corcyre ou de Corinthe.

Athènes, qui a possédé une flotte durant plus de 150 ans (483–322) et Syracuse, dont l'histoire maritime se prolonge à l'époque Hellénistique, sont donc des exceptions.

2. Naissance de la stratégie

Dans la Grèce Classique, le mot Stratège désigne, nous l'avons vu, un magistrat de la cité élu pour prendre la tête des armées en campagne. Les Stratèges agissent plutôt de façon collégiale. Par ailleurs, le mot "stratégie" n'apparaît pas chez les historiens de cette époque, tel que Thucydide. On peut toutefois dégager des discours et des textes, quelques éléments stables qui éclairent la conception grecque de la pratique stratégique.

Nous avons aussi démontré que l'art du commandement a fondamentalement changé. Il ne s'agit plus d'appliquer une recette, celle de la bataille d'hoplites que l'on gagne toujours. Le fameux Stratège est devenu au fil des années et par nécessité d'efficacité, un véritable chef militaire à part entière qui peut tenir compte de son expérience militaire. Après la guerre du Péloponnèse, répéter ou imiter un modèle ne suffit plus et aucun bon Stratège ne peut se passer de stratégie.

A travers des exemples, ce chapitre tente de définir les concepts retenus par les Grecs pour construire leur stratégie. L'étude des textes de l'époque Classique montre une forte similitude avec les principes de la guerre si bien connus de concentration des efforts et de liberté d'action. Les Grecs y ajoutent une notion très pertinente de moment favorable érigée en principe aussi bien sur terre que sur mer.

2.1 L'art du moment favorable ou "kairos"

Les Grecs ne croient pas à l'illusion historiquement si courante d'une guerre courte et joyeuse, une guerre gagnée en une bataille. Archidamos roi de Sparte, au début de la guerre du Péloponnèse met son peuple en garde¹⁵ " Ne nous leurrions pas non plus de l'espoir de mettre rapidement fin au conflit, en dévastant leur territoire ". Périclès souligne combien la durée de la guerre joue pour les Athéniens. La guerre est donc aussi désirée longue. Par conséquent, la stratégie doit s'inscrire dans la durée.

" Le vaincu mérite son sort parce que sa défaite résulte toujours des fautes de pensée qu'il a dû commettre, soit avant, soit pendant le conflit ", déclare le général Beaufre¹⁶. Cette conception de la stratégie est étrangère à la pensée grecque pour laquelle l'aléatoire règne¹⁷ : " La guerre est pleine d'incertitudes ". Ce rôle du hasard est lié à la nature même de l'homme. Périclès affirme ainsi¹⁸ : " Car il arrive que les affaires publiques, aussi bien que les résolutions

¹⁵ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.81, p74

¹⁶ Général Beaufre, Introduction à la stratégie, chapitre V, p 181

¹⁷ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, II.11, p121

¹⁸ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.140, p106

individuelles, déçoivent les prévisions”. Si les Grecs n’ont pas théorisé la stratégie, ils ont su pleinement prendre en compte le caractère incertain des calculs stratégiques. Néanmoins, le raisonnement et la prévision gardent toute leur valeur. Les nombreux discours et débats d’analyse en sont la preuve.

Egalement présent chez Thucydide, le prévisible et l’imprévisible se complètent plus qu’ils ne s’opposent. Entre les deux se glisse un dernier concept typiquement Grec, celui de l’occasion favorable ou *kairos*. Le moment favorable doit être attendu, éventuellement créé, puis saisi. Brasidas¹⁹ explique ainsi à ses troupes que : “ Discerner chez l’ennemi de pareilles fautes, tenir compte de ses propres forces pour l’attaquer, non point à découvert et en bataille rangée, mais en tirant parti des circonstances, voilà, en règle générale, la condition du succès ”.

2.2 La stratégie terrestre

Π Dans la manœuvre du fort au fort, chacune des deux armées se sent en mesure d’affronter l’autre et prépare une bataille en campagne. Les deux pratiquent le même art et s’appuient sur les mêmes principes.

La concentration des forces est déjà pratiquée chez les Grecs : “ Les Corinthiens, avertis par les Argiens de l’arrivée prochaine de l’armée athénienne, s’étaient depuis longtemps portés en masse à l’Isthme ”²⁰. A l’inverse l’attaque de plusieurs points permet d’accroître la menace et de constituer un danger redoutable. Démosthène avait prévu une expédition ambitieuse consistant à prendre la Béotie en tenaille, en attaquant le même jour la côte Est et le sanctuaire de Délion, et la côte Ouest et le golfe de Crissa “ pour empêcher les Béotiens de se réunir et de se porter en masse au secours de Délion ”²¹. Dans tous les cas, il faut manœuvrer rapidement, car la mobilité des troupes assure leur sécurité et permet de devancer l’ennemi en lui interdisant en particulier de concentrer ses forces : “ C’est ainsi que Brasidas traversa rapidement la Thessalie, avant que personne ne fût en état de l’en empêcher ”²².

La liberté d’action se traduit par la faculté de pouvoir refuser la bataille ou de ne l’accepter que sur un terrain favorable : “ Là-dessus, Brasidas et son armée se rapprochèrent de la mer et de Mégare. Ils occupèrent une position avantageuse, se mirent en ordre de bataille, mais sans bouger ”²³.

Π Si l’équilibre n’est pas obtenu, l’armée la plus forte veut imposer la bataille à un adversaire qui n’en veut pas et qui cherche à se dérober ou de faire traîner une campagne onéreuse pour l’attaquant. L’objectif est donc d’essayer de le faire sortir de ses retranchements pour venir combattre sur le champ de bataille. Or, l’assaut des places fortes est impossible à réaliser, car la différence de puissance est largement défavorable à l’attaquant. Le siège en revanche est

¹⁹ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, V.9, p27

²⁰ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, IV.42, p272

²¹ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, IV.76, p291

²² Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, IV.79, p292

²³ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, IV.73, p288

souvent la garantie d'une victoire si le Stratège reste patient. Néanmoins, le prix payé pour réduire une ville est souvent supérieur à la valeur stratégique de la cible. Alors, la solution repose essentiellement sur la provocation.

L'attaquant dirige ses moyens vers les biens auxquels le faible tient et qu'il supporte difficilement de voir détruire sous ses yeux. C'est de la guerre psychologique : " La vue d'un dommage inaccoutumé irrite immédiatement notre colère ; moins on réfléchit, plus on agit avec emportement. Il est vraisemblable que telle doive être la conduite des Athéniens " ²⁴. Les campagnes de Sparte contre Athènes, retranchée derrière les Longs Murs, en sont d'excellents exemples. Les Spartiates mènent des actions de provocation en s'approchant au plus près des murailles ou encore en retardant au maximum les ravages espérant toujours une réaction.

II Enfin, les manœuvres du faible au fort sont caractérisées par deux modes d'action : le harcèlement en évitant le choc frontal et le repli vers les places fortes. Idéalement, l'envahisseur trouvera devant lui un grand nombre de petites places, stratégiquement peu intéressantes pour lui, mais difficiles à prendre et permettant à son ennemi de le harceler. Les Arcananiens ne concentrèrent jamais leurs forces mais pratiquèrent au contraire le repli devant l'avance ennemie. " Les Arcananiens, à l'annonce qu'une puissance armée avait envahi leur territoire et que, du côté de la mer, les vaisseaux ennemis allaient arriver, ne réunir pas leur forces ; chacun se contenta de tâcher de sauver ce qui lui appartenait " ²⁵.

Simultanément, l'armée du territoire envahi doit lancer des escarmouches, tendre des embuscades à des groupes de soldats isolés. La cavalerie trouve là un emploi naturel. Périclès, lui-même organise de telles opérations : " Néanmoins, il envoyait constamment des cavaliers pour empêcher les avant-gardes ennemies d'arriver jusqu'aux propriétés voisines de la ville et d'y causer des dégâts " ²⁶.

Bien que ces actions ne suffisent jamais à user ni à affaiblir l'envahisseur, elles lui coûtent cher, le gênent et concourent au but principal de la stratégie : dissuader l'ennemi d'envahir le territoire.

2.3 La stratégie maritime

L'étendue des missions confiées à la marine se trouve strictement limitée par les capacités techniques de la trière. La surveillance et la protection des côtes constituent une préoccupation constante, mais en réalité c'est impossible à réaliser. Quant à la maîtrise de la mer, elle se traduit par des batailles navales, toujours ponctuelles, mais très présentes, en particulier pour Athènes qui cherche à imposer sa thalassocratie. Or, comme la mer est " une surface unie avec comme seuls accidents le vent, le soleil et les nuages, la bataille

²⁴ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, II.11, p121

²⁵ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, II. 81, p161

²⁶ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, II.22, p128

prend un caractère beaucoup plus schématique que sur terre ”²⁷. C’est un champ d’application idéale pour la stratégie.

La bataille navale

La supériorité maritime se ramène en dernier ressort à la liberté d’action. Cela se traduit par la maîtrise du domaine maritime dans son ensemble : “ Tant c’est une chose importante que la maîtrise de la mer ! ”²⁸. Il faut priver l’ennemi de sa liberté de manœuvre, en usant de deux types d’attaque :

⇒ le diekplous, la percée, qui oblige à forcer le passage de la ligne ennemie,

⇒ le períplous, qui consiste à encercler l’adversaire.

L’encercllement permet au faible d’affronter le fort, en jouant sur l’effet de surprise, ce qui est contraire aux règles communément admises en combat maritime classique : “ Les vaisseaux athéniens, en ligne de file, tournaient autour du cercle, qu’ils rétrécissaient sans cesse en serrant de près l’ennemi et en donnant continuellement l’impression qu’ils allaient fondre sur lui ”²⁹. La flotte, plus nombreuse et plus puissante, ainsi encerclée, se désorganise d’autant plus vite qu’elle n’a pas d’expérience en ce domaine. L’art du Navarque consiste à attendre le moment favorable où la désorganisation de l’ennemi est telle qu’elle l’emporte sur l’inégalité numérique.

La percée, enseignée aux Grecs dès le début du V^{ème} siècle, reste encore la plus efficace dans les batailles navales du III^e siècle. Elle consiste à se précipiter sur l’adversaire comme si on allait l’éperonner, mais au dernier moment, à traverser sa ligne, en se laissant filer, avirons rentrés, contre ses navires et à endommager au passage leur appareil de propulsion, en brisant les rames avec la proue. Il s’agit cette fois de priver matériellement l’ennemi de sa liberté de mouvement. On peut ensuite revenir pour le détruire.

La bataille à support maritime

Dès que la bataille se déroule dans un espace étroit et proche des côtes, il est possible de faire appel aux guerriers embarqués, voire à ceux qui se trouvent à terre. Ce recours contribue à changer la nature du combat qui peut se résoudre finalement en un corps à corps d’hoplites. Ainsi, lorsque les Grecs ne peuvent plus faire valoir la stratégie du champ libre, ils appliquent les schémas de l’engagement terrestre.

Le débarquement

Cela consiste à se porter, par voie maritime, sur les rivages ennemis puis à ravager le pays. L’effet de surprise est primordial, car il permet une économie des forces. En effet, dès qu’il y a contact avec l’adversaire, il faut se replier et rembarquer au plus vite pour recommencer plus loin. On crée ainsi un sentiment d’insécurité en visant les récoltes sans requérir l’affrontement des troupes. Ce type d’action est extrêmement fréquent surtout du côté athénien, notamment car il nécessite une totale liberté de mouvement dont seuls Athènes dispose grâce à sa maîtrise de la mer.

²⁷ Général Beaufre, Introduction à la stratégie, chap.2., p50

²⁸ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.143, p109

²⁹ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, II.84, p163

2.4 La stratégie territoriale

La définition de la cité grecque (*polis*) donne un ensemble formé de deux éléments complémentaires et indissociables : la ville (*asty*) et son territoire (*chôra*). La cité est vue comme une série de cercles concentriques où la ville - et l'acropole - joue le pôle civilisateur tandis que les confins (*eschatiai*) sont des espaces sauvages, généralement de quelques centaines de kilomètres carrés, servant plutôt de pâturages et de forêts. La frontière politique se trouve au-delà et n'est pas délimitée de façon linéaire sur l'ensemble de son pourtour. Elle est souvent sujette à des contestations entre voisins. La *chôra* reste donc l'objet prédominant des luttes et son intégrité est la condition d'un équilibre fragile entre les ressources et les besoins de la communauté.

Le territoire, enjeu du combat classique

D'après Polybe³⁰, à l'époque Classique, le seul type de bataille conférant un succès honorable est le combat en terrain dégagé à l'écart des remparts. Il s'agit de marcher contre le territoire de l'ennemi qui peut ou non accepter de relever le défi, en choisissant soit de défendre, soit de rester dans ses murs. Les récoltes forment l'enjeu essentiel. On peut aussi agresser l'adversaire depuis le territoire de celui-ci, en s'appuyant sur une garnison établie dans un fort : c'est la pratique dite de *l'épiteichismos*.

La défense du territoire au IV^{ème} siècle

A partir de la guerre du Péloponnèse et tout au long du IV^{ème} siècle, les villes et les campagnes se retranchent derrière des forteresses de plus en plus élaborées ; défense du territoire et défense de la ville semblent aller de pair.

Enée le tacticien³¹, dans son traité de 355, est inspiré par la même préoccupation : “ Si le pays n'est pas facile à envahir, et si, au contraire, ses voies d'accès sont en petit nombre et étroites, on doit, les ayant à l'avance garnies de troupes[...], s'opposer sur ces voies d'accès aux tentatives et aux desseins de marche contre la ville, non sans avoir disposé en outre des veilleurs en état de connaître, par des signaux à feu, la situation des uns et des autres[...]. D'autre part, si le pays n'est pas difficile à envahir, mais qu'il soit possible à des forces considérables d'y pénétrer par plusieurs côtés, il faut couper les points stratégiques pour rendre malaisée l'avance ennemie contre la ville ”.

Athènes envisage clairement d'inclure le territoire dans la défense de la cité. Pour cela, elle envoie les éphèbes durant deux ans dans la *chôra* et elle affecte un des dix Stratèges à la défense de cette partie de la cité.

Mais la marque la plus spectaculaire du changement de stratégie est l'apparition de grandes enceintes urbaines capables d'enclorre un territoire suffisant pour assurer l'autarcie en cas de siège prolongé.

Néanmoins, les Athéniens se soucient bien d'avantage de la sécurité des mers que de la défense de leur territoire, car leurs approvisionnements dépendent au moins autant des importations que de la production locale.

³⁰ Histoires, 13.3

³¹ Enée, La manière de survivre lors d'un siège, XVI

3. Exemples de stratégies menées par les cités grecques

Les deux entités de la cité ne jouent pas le même rôle stratégique. Si le territoire est au centre du droit international, notamment pour ce qui touche à la violation des traités, la ville est au cœur de l'espace stratégique. Même s'il fournit l'essentiel de l'approvisionnement, le territoire n'offre à lui seul ni abri, ni moyen durable de résistance aux envahisseurs. La ville fournit cette protection, d'autant plus que la guerre des sièges est relativement inefficace.

Ce chapitre ne compare que deux stratégies, celle d'Athènes et en opposition celle de Sparte. Ce choix correspond à deux constatations. Il est conforme à l'histoire, car à cette époque aucune autre cité n'a pu concevoir une stratégie complète. Et, la guerre du Péloponnèse et le début du IV^{ème} siècle marquent la naissance de la stratégie. Il est donc suffisant de se restreindre à cette période.

3.1 *La stratégie défensive de la thalassocratie de Périclès*

A partir de la seconde moitié du V^{ème} siècle, la dépendance d'Athènes à l'égard de sa marine et de sa thalassocratie devient telle qu'un point de non-retour est franchi. Si le choix d'une stratégie navale de défense du territoire date de Thémistocle, on peut considérer, comme point de rupture symbolique, la décision stratégique de Périclès d'abandonner le territoire à l'ennemi, de protéger les populations de l'Attique derrière des remparts, les Longs Murs, et d'assurer le ravitaillement de la cité par son seul avant-port, le Pirée. Thucydide³² rapporte les termes d'un discours prononcé pour défendre cette stratégie : “ Voyez plutôt : si nous étions des insulaires, quel peuple serait plus inexpugnable que nous ? Eh bien ! Il faut que nous nous rapprochions le plus possible de cette situation, que nous abandonnions nos campagnes et nos maisons, pour garder seulement la mer et notre ville. Nous ne devons pas nous entêter à défendre nos biens. [...] Ne déplorons pas la perte de nos maisons et de notre territoire, mais bien celle des vies humaines ”.

La marine est alors chargée de défendre le bastion, tout en assurant la sauvegarde des voies de communication. Cette décision revient à donner l'avantage à la mer sur la terre. Un tel schéma est conforme à la ligne de défense déjà utilisée lors des guerres Médiques où la flotte représentait le salut d'Athènes.

Le territoire de l'Attique est laissé à l'abandon, à la merci des Péloponnésiens. Les dommages causés par les incursions spartiates demeurent suffisamment superficiels pour que cette stratégie fonctionne. De plus, le territoire n'est jamais complètement laissé sans défense puisque Périclès a réorganisé la cavalerie athénienne pour intervenir rapidement contre les incursions ennemies.

Il n'instaure pas non plus la défensive stricte, car, en utilisant la puissance maritime, des attaques sont menées, en particulier sous forme de raid, contre le Péloponnèse.

Dans ce contexte, le rôle des hoplites n'est plus d'obtenir une bataille rangée en plaine, mais au contraire d'éviter tout affrontement terrestre et de ne plus

³² Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.143, p109

servir que comme une force prête à débarquer des navires qui les transportent sur les théâtres d'opérations éloignés. On voit apparaître des hoplites servant comme rameurs ou fantassins légers et des esclaves ou des métèques servir dans l'infanterie lourde. Toutefois, en dehors du cadre maritime, Athènes a peu évolué et sur terre le seul combat demeure l'affrontement traditionnel d'hoplites.

3.2 La puissance hoplitique de Sparte

Les Spartiates sont considérés comme les spécialistes du combat d'hoplites, des techniciens de la guerre. Cela demande nécessairement une préparation continue dès le temps de paix. C'est en fait un citoyen professionnel plus qu'un soldat professionnel. Cependant, l'effectif hoplitique est en baisse continue : 5000 à Platées puis 3500 à Mantinée (418), puis environ 2000 à Némée en 394. Pour compléter les effectifs et alléger les charges, ils font appel à des non-citoyens, périèques, hilotes et mercenaires.

Contrairement aux hoplites, la cavalerie est l'arme méprisée. Elle n'a aucunement le caractère d'une élite, ni socialement, ni militairement.

La stratégie est assez simple et classique : il faut rechercher la victoire militaire dans un conflit violent et si possible court. La bataille est préparée par une concentration des forces, puis il faut obliger l'adversaire à l'accepter, en jouant en particulier sur l'attachement à la terre des soldats-paysans du monde grec.

La prudence spartiate recommande de ne pas sous-estimer l'adversaire et conseille de l'affaiblir, par où il peut être atteint, avant d'attaquer. Ce peut être l'empire maritime plus que le territoire ou encore la recherche de la débauche des combattants ennemis en les achetant : “ En leur faisant un emprunt, nous sommes en état, par l'offre d'une solde plus élevée, de débaucher les étrangers qui servent sur leur flotte ”³³.

La nature de la guerre a changé. Au contraire des Athéniens, les Péloponnésiens ont quand même fait un effort d'adaptation et savent opérer des changements structurels : “ Aussi, contre leurs habitudes, ils équipèrent quatre cents cavaliers et des archers ”³⁴.

3.3 Supériorité d'Athènes sur Sparte

Pendant dix ans et malgré quelques exceptions comme les campagnes de Brasidas en Thrace, Athènes a globalement imposé sa stratégie à Sparte. Les grandes batailles d'hoplites ne se sont pas produites, car elles n'ont pas été accordées par Athènes. Les ravages péloponnésiens n'ont pas suffi et Athènes, qui dispose d'une base de repli imprenable et suffisamment approvisionnée, a pu imposer son choix.

Cette stratégie répond parfaitement à l'objectif général d'Athènes : la domination du monde grec. Les moyens sont aussi très clairs : éviter les batailles, coûteuses en hommes et en argent, et prendre les petites cités les unes après les autres.

³³ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.121, p94

³⁴ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, IV.55, p278

* * * * *

Les Corinthiens, dans leur parallèle entre Sparte et Athènes, martèlent ainsi³⁵ : “ Sur ce point, comme dans les Arts, ce sont toujours les nouveautés qui l'emportent. Pour une cité paisible, les lois immuables sont les meilleures ; mais, quand on est contraint de faire tête à plusieurs entreprises, il faut aussi faire preuve de beaucoup de souplesse ”.

Les Grecs ont acquis une capacité interarmes, de plus en plus tournée vers la cavalerie au détriment de la phalange d'hoplites. La mobilité prend le pas sur la protection tout en s'associant à la puissance et au choc. En outre, ils découvrent et appliquent les principes de concentration des efforts, de liberté d'action et de moment propice à l'action. Toutefois, la marine demeure une exception liée à Athènes qui interdit, par sa puissance, tout autre développement.

Cette panoplie complète confère une capacité guerrière importante relayée par les chefs militaires professionnels devenus tout à fait apte à définir une stratégie, puis à la mettre en œuvre, en fonction des objectifs de la cité.

Le Stratège, l'élu du peuple, s'est transformé en un véritable stratège, au sens actuel du terme. La “ science stratégique ” est probablement née entre la fin du V^{ème} siècle et le IV^{ème}.

* * *
*

³⁵ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, I.71, p68

Conclusion

Π Les combats de l'époque Archaïque et encore ceux de l'époque Classique se réduisent généralement à un affrontement quasi rituel, mené selon des règles explicites, fixées par la tradition. Les batailles, comme les compétitions sportives et poétiques, opposent des concurrents en un concours à l'issue duquel le meilleur est déclaré vainqueur.

Mais au cours du IV^{ème} siècle, après la guerre du Péloponnèse, le cadre traditionnel éclate. Les conflits s'éloignent, durent et deviennent de plus en plus violents en même temps que les aspects techniques s'imposent.

L'évolution de l'environnement est marquée par quatre phénomènes majeurs :

- l'emploi massif de la cavalerie et de sa puissance de choc contribuent à modifier l'équilibre des batailles ;
- la transformation des troupes d'infanterie - lourdes et légères, spécialisées ou non - offre une plus grande mobilité de manœuvre aux dépens de la protection ;
- l'utilisation de plus en plus fréquente, et indispensable, de mercenaires et de professionnels de la guerre entraînés de façon permanente, crée un nouveau type de combattants et impose de relever le niveau de compétence des chefs ;
- le développement de la poliorcétique fait du général un défenseur de ville et nécessite la connaissance et l'emploi des outils de siège récemment découverts.

Π En outre, la complexité des situations, l'autonomie croissante laissée par la cité, " l'interarmisation " des forces, l'application des principes, tels que la concentration des efforts, la liberté d'action ou le choix du moment favorable poussent les Stratèges à devenir de véritables chefs de guerre, spécialistes de cette activité, devenue au fil du temps un métier.

A leur mérite de " bons rangeurs d'armées ", à leur courage d'hoplite, les Stratèges doivent adjoindre d'autres qualités, car la tactique se nourrit dorénavant de stratégie. Les généraux athéniens doivent penser en termes politiques, ceux de l'analyse des buts, des enjeux et des moyens destinés à construire, étendre puis maintenir la puissance de la cité. Fréquemment concepteurs des projets débattus en assemblée et exécutants des décisions prises par elle, ils en tirent une plus grande maîtrise de leur action. Ceux qui proposent une stratégie et contribuent à la faire discuter et adopter par l'ensemble des citoyens-soldats sont ceux qui la mettent en œuvre en se plaçant personnellement à la tête des troupes. La stratégie devient l'une des formes majeures de l'exercice du pouvoir. Avec cette évolution, le commandement des armées devient une science qui, sur bien des domaines, est identique à ce qui se pratique de nos jours : la **stratégie** est née.

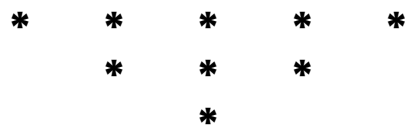
Π Il convient néanmoins de relativiser cette découverte, en rappelant que Sun-Zi a écrit " l'Art de la guerre " à la même époque. Il décrit par exemple dans

l'article III les cinq circonstances nécessaires pour être victorieux de son ennemi :

“

- 1- Savoir quand il est à propos de combattre et quand il convient de se retirer ;
- 2- savoir employer le peu et le beaucoup ;
- 3- assortir habilement ses rangs ;
- 4- se préparer à affronter l'ennemi qui n'est pas encore ;
- 5- être à l'abri des ingérences. ”

Bien que ces deux civilisations soient hermétiquement distinctes, on retrouve dans la stratégie grecque des similitudes avec Sun-Zi, telles que le moment opportun ou le combat interarmes. Les Grecs n'ont cependant jamais formalisé leur stratégie, en dehors de Thucydide³⁶ qui a énoncé quelques principes.



³⁶ Thucydide, Histoire de la guerre du Péloponnèse, tome I et II

Annexe 1 : la trière (croquis)

Annexe 2 : le monde grec dans la guerre du Péloponnèse (carte)

Annexe 3 : la Béotie en Grèce centrale (carte)

* * * * *

Annexe 4 : chronologie des batailles

- Les guerres Médiques (490 et 480) entre les Grecs et les Perses
 - Marathon, en 490, bataille terrestre entre Grecs et Perses.
 - Salamine, en 480, bataille navale entre Grecs et Perses.
 - Thermopyles, en 480, bataille terrestre entre Spartiates et Perses.
 - Platées, en 479, bataille terrestre entre Spartiates et Perses.

- Les dix années de domination thébaine (471-462)
 - Leuctres, en 371, bataille entre Sparte et les béotiens de Thèbes.
 - Mantinée, en 362, bataille terrestre entre Thèbes et les Lacédémoniens.

- Les guerres du Péloponnèse (431-404), entre Sparte, Athènes et leurs alliés
 - Délion, en 424, bataille terrestre entre Thèbes et Athènes.
 - Expédition de Sicile, en 415, entre Athènes et Syracuse.
 - Expédition des Dix Mille, en 401-400, mercenaires Perses vers le Moyen-Orient.

- Les campagnes de Philippe II (359-336), puis d'Alexandre le Grand (336-323).

Bibliographie

“ Armées et sociétés de la Grèce classique - Aspects sociaux et politiques de la guerre aux V^{ème} et IV^{ème} siècles av. J.-C. ”, textes réunis par franck Provost, Ed. Errance, 1999, 288p.

“ L'Art de la guerre - Les Treize Articles ”, Sun-Tzu, texte intégral traduit par le Père Amiot, Ed. Mille et une nuits, 1996, 175p.

“ L'autre guerrier ”, François Lissaraguez, Ed. La découverte - école française de Rome, 1990, 326p.

“ De la guerre ”, Carl von Clausewitz, Texte abrégé traduit par Laurent Murawiec, Ed. Perrin, 1999, 349p.

“ L'évolution de la stratégie ”, Herbert Rosinski, Cahiers Herbert Rosinski sur le site Internet www.stratisc.org, janvier 2000.

“ Guerre et guerriers dans la Grèce antique ”, Pierre Ducrey, Ed. Hachette littératures Pluriel, 1999, 318p.

“ Guerre et violence dans la Grèce antique ”, André Bernand, Ed. Hachette littératures Histoires, 1999, 452p.

“ Guerres et sociétés dans les mondes grecs à l'époque classique ”, recueil d'articles présentés lors du colloque de SOPHAU à Dijon, Pallas & Presses universitaires du Mirail, 1999, 320p.

“ Histoire de la guerre du Péloponnèse ”, Tomes I et II, Thucydide, texte intégral traduit par Jean Voilquin, Ed. GF-Flammarion, 1966, 372p et 311p.

“ Histoire politique du monde grec antique ”, Marie-Françoise Baslez, Ed. Nathan université, 1994, 316p.

“ Introduction à la stratégie ”, Général André Beaufre, Ed. Hachette littératures Pluriel, 1963, 192p.

“ Les thalassocraties antiques ”, Jean Pagès, Stratégie N°62, février 1996.

“ Problèmes de la guerre en Grèce ancienne ”, Jean-Pierre Vernant, Ed. de l'Ecole des hautes études en sciences sociales, 1999, 428p.